

Article

« Arthur Buies, écrivain »

G.-André Vachon

Études françaises, vol. 6, n° 3, 1970, p. 283-296.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/036447ar>

DOI: 10.7202/036447ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Arthur Buies, écrivain

Fugues, retours à moitié consentis : telle aura été la vie d'Arthur Buies, jusqu'à la date mémorable de 1879. À 39 ans, l'ancien volontaire des armées de Garibaldi rencontre le curé Labelle et, pour la première fois, décide qu'il ne partira plus. Il prend femme, il prend un métier et commence à rédiger l'imposante série des monographies que lui commande, presque chaque année, l'Office de la colonisation ¹.

Né d'un père écossais qui l'abandonne pour aller chercher fortune en Guyane anglaise et le rappelle brusquement lorsqu'il a 17 ans, Buies quitte le Canada en 1857, touche Georgetown, rejoint Dublin où il doit, selon la volonté paternelle, poursuivre ses études, et fuit aussitôt vers Paris. De sa dix-septième à sa vingt-deuxième année, il y fait ses classes et vit d'expédients : de la pension que lui versent, tantôt son père, tantôt ses tantes de Rimouski, ou, comme en 1860, de sa solde de « chemise rouge » au service de la révolution italienne. De juin à septembre, Buies participe à la victorieuse Expédition des Mille, à travers la Sicile, tandis que les Piémontais battent les troupes pontificales à Castelfidardo. Rentré à Paris, il apprend

1. *Le Saguenay et la vallée du Lac Saint-Jean* (1880), *Sur le parcours du chemin de fer du Lac Saint-Jean* (1886), *L'Outaouais supérieur* (1889), *la Région du lac Saint-Jean, grenier de la province de Québec* (1890), *Récits de voyages* (1890), *Rapports sur les comtés de Rimouski, de Matane et de Témiscouata* (1890), *Au portique des Laurentides* (1891), *la Vallée de la Matapédia* (1895), *la Province de Québec* (1900), *les Poissons et les animaux à fourrure du Canada* (1900).

peut-être que la défaite papale a inspiré à l'abbé Laflèche, futur évêque des Trois-Rivières, un panégyrique qui est aussi le premier de ses grands manifestes ultramontains, et à Crémazie, une pièce de circonstance intitulée *Castelfiardo*, que publie le *Journal de Québec* du 3 janvier 1861 :

*Preuant pour dieu l'argent et pour guide le doute,
Des antiques vertus abandonnant la route
Et foulant à leurs pieds les droits les plus sacrés,
Quand les peuples, courbés sous le vent de leurs crimes,
S'arrêtent, frémissants, au bord des noirs abîmes
Et jettent vers le ciel leurs regards effarés,
Alors, pour ranimer la vertu qui chancelle,
De grands cœurs, dévorés de la flamme éternelle
Qui donnait aux martyrs les ardeurs de son feu,
Pour l'honneur et le droit sacrifiant leur vie,
Montrent qu'il est encore, à la terre éblouie,
Ici-bas des héros, et dans le ciel un Dieu...*

Les zouaves pontificaux du général La Moricière, « fils des croisés », sont aussi les fils des colons normands et bretons qui donnèrent leur sang « pour le nom de la France aux bords du Saint-Laurent ». Au regard de cette épopée séculaire, que pèse le monde actuel ?

Ô dix-neuvième siècle, époque de merveilles !

s'écrie le poète, qui accorde un moment d'attention aux progrès de la technique, aux chemins de fer surtout :

*Prompte comme l'éclair la vapeur condensée
Emporte dans ses bras une foule pressée
Et détruit pour jamais la longueur du chemin...*

Mais ce qui en fin de compte rendra ce siècle immortel, ce n'est ni le progrès des sciences, ni la domination de la matière :

*Eh bien, dans l'avenir, ce qui fera ta gloire
Ce n'est pas ce progrès que l'on a peine à croire,
Ni tes chemins de fer, ni leurs réseaux de feu
Ce sera la légende immortelle et bénie
De ces cœurs pleins de foi qui donnèrent leur vie
Pour le droit et pour Dieu².*

2. Octave Crémazie, *Œuvres complètes*, Montréal, Beauchemin et Valois, 1882, p. 193-197.

Et Crémazie, circonspect, d'annoncer pour la fin des temps la victoire définitive du pape sur ses ennemis. Écrivain officiel, il donne ses poèmes indifféremment au *Journal de Québec*, à *l'Ami de la religion et de la patrie*, que dirige son frère Jacques, à *l'Écho du cabinet de lecture paroissial* et, même lorsqu'il y ménage son enthousiasme, ne cesse d'appuyer l'idéologie régnante. Depuis 1858, M^{sr} Bourget a engagé une lutte à mort contre *le Pays*, qui reflète habituellement les opinions de l'aile libérale de la bourgeoisie canadienne : membres de l'Institut canadien et du parti « rouge ». Les trois lettres pastorales de cette année-là (sur les mauvais livres, sur l'Index, sur les mauvais journaux) sont clairement dirigées contre les partisans de Jean-Baptiste-Éric Dorion et de Louis-Antoine Dessaulles, qui défendent le libre exercice de la pensée, la séparation complète de l'Église et de l'État, et présentent la question romaine comme une lutte entre la souveraineté populaire et le pouvoir absolu du pontife-roi.

Lorsque Buies rentre au Canada, en 1862, l'évêque de Montréal vient d'envoyer au *Pays*, « journal anti-chrétien, anti-catholique, anti-social, immoral et dangereux pour la jeunesse », sept lettres sur la question romaine. Dorion et les propriétaires du journal refusent de les publier. Coderre, Papineau fils, Joseph Doutre et Wilfrid Laurier, tous membres de l'Institut canadien, tentent de ramener M^{sr} Bourget à des sentiments plus modérés. Peine perdue : celui-ci publie lettre sur lettre, toujours « sur les erreurs du temps », tandis que Pie IX adresse au monde l'encyclique *Quanta cura* et le *Syllabus errorum* (1864). Cinq ans plus tard, l'annuaire de l'Institut canadien est mis à l'Index par le Saint-Office, et l'interminable « affaire Guibord » commence à défrayer la chronique. L'Institut perdra, un à un, ses membres les plus influents. Antoine-Aimé Dorion comprend, le premier, que le libéralisme est désormais incompatible avec la poursuite d'une carrière politique. La dernière défection est celle de Laurier, en 1877 : en reniant ses anciennes convictions, il blanchit le parti « libéral » et lui assure l'appui du clergé et des masses populaires. Restent Des-

saules, qui va bientôt s'exiler, et Buies, qui est sur le point de rencontrer le curé Labelle.

Il est permis de penser que le futur directeur de *la Lanterne*, une quinzaine d'années plus tôt, n'est pas rentré au pays de son plein gré. Après quatre échecs au baccalauréat, de vagues études en droit et en lettres à la Sorbonne³, il est à bout de ressources; mais il éprouve sans doute les mêmes hésitations que Papineau s'apprêtant à revenir d'exil, en 1845. « Je suis plus que jamais l'ami passionné des libertés démocratiques, l'ennemi des rois, des nobles et des prêtres, partout ligués pour l'exploitation du grand nombre au profit de leurs castes; avec ces sentiments, je ne puis vivre heureux en Canada⁴ », écrit le vieux tribun, au moment où vont se terminer pour lui six années de contacts presque quotidiens avec les républicains français. Il revient, mais poursuit une carrière politique marginale, entouré par la cohorte bruyante des « rouges » qu'il verra d'année en année se disperser, s'effriter, se ranger. Champions d'un libéralisme d'importation, Papineau et Buies se sentent eux-mêmes étrangers à leur peuple. La séparation des pouvoirs ? Mais déjà en 1850, et très certainement en 1862, être Canadien français c'est poser en principe la collusion du « spirituel » et du « temporel », pouvoir clérical et pouvoir civil fondus en une seule force politique. Désormais, hors de ce pouvoir unique qui régit la communauté nationale, point de salut ! Reste la voie de la perdition, qu'Arthur Buies — il a vingt-deux ans — allègrement choisit, lorsqu'il débarque à Montréal.

Le premier article qu'il donne au *Pays* est un éloge de Garibaldi⁵. Ô siècle de merveilles ! avait écrit l'auteur de *Castelfidardo*, songeant aux modernes usages de la vapeur

3. D'après L. Lamontagne, *Arthur Buies homme de lettres*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1957, et Marcel A. Gagnon, *le Ciel et l'enfer d'Arthur Buies*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1965.

4. Lettre du 16 juillet 1845, citée par Mason Wade, *les Canadiens français*, Montréal, Cercle du livre de France, 1966, t. I, p. 284.

5. *Le Pays*, 21 et 31 octobre 1862.



Gravure populaire publiée en tête du « Discours prononcé le 25 juin 1883 par Mr. le curé Labelle, sur la mission de la race canadienne-française en Canada » (Montréal, Sénécal, 1883).



GIUSEPPE GARIBALDI

*Gravure de Janet-Lange pour l'« Histoire de la guerre d'Italie illustrée »
de E de la Bedollière*

et à la bravoure des zouaves. Buies a une tout autre vision du monde et de l'histoire :

Au commencement du 19^e siècle, il n'y avait dans le monde qu'une chose, l'empire ; qu'une idée, la révolution ; qu'un homme, Napoléon. Dans l'empire étaient les tyrannies, les misères, les abjections jetées pêle-mêle et face à face avec les immenses splendeurs de la gloire et des conquêtes. Dans la révolution il y avait l'enfantement douloureux et fécond de la liberté, de la pensée qui devait refaire le monde, il y avait la promesse du bonheur au sein de la souffrance, les joies de l'avenir aperçues à travers les sueurs et les larmes du présent ; et ce qu'on n'avait pas vu jusqu'alors, le christianisme mis en œuvre parmi les hommes.

Dans le sang, dans la terreur, sur les débris du trône et de l'autel, le christianisme enfin réalisé ! Que pouvaient comprendre, à ce langage, non seulement les lecteurs habituels de la puissante *Minerve*, mais les fidèles même du *Pays* ? Ils y reconnaissaient les thèmes, quelque peu rebattus, du romantisme social ; la grande image du peuple, d'abord, que Buies n'emprunte certes pas à Michelet : « ...il y avait un droit nouveau qui apparaissait, c'était le droit des nations, remplaçant ce que l'ambition, l'orgueil et la tyrannie avaient appelé le droit divin ; on voyait dans l'ombre se remuer confusément une masse sombre, c'était le peuple », pas plus qu'il n'emprunte aux *Paroles d'un croyant* ou à *l'Avenir* de Lamennais le tableau universel des nations qui se libèrent de leurs chaînes, ou l'idée du progrès indéfini de l'humanité issue de la révolution :

Mais l'avenir, c'était cette pensée d'abord craintive, embarrassée, timide, naissant dans le cerveau du philosophe, puis pénétrant une nation, puis enfin se répandant dans le monde en l'éclairant. L'avenir ! c'était l'Asie ouverte à la civilisation ; c'était le czar de Russie forcé de donner la liberté à ses serfs ; c'était la Prusse formée en royaume constitutionnel, c'était O'Connell affranchissant l'Irlande ! L'avenir !... c'était la Grèce redevenue la patrie des héros... C'était l'Italie, cette vieille maîtresse du monde, déchirée par trente petits tyrans, qui aujourd'hui, se rappelant son origine, veut au moins s'appartenir à elle-même si elle ne peut plus commander aux autres peuples.

Vers 1860, Buies pouvait trouver dans les cafés de Paris, aussi bien que dans les livres, les idées libérales dont il se fera le champion. En proclamant le droit des peuples à renverser les tyrans, il n'imité ni Chateaubriand, ni Hölderlin, ni Jean-Paul, ni Byron se portant à la défense de la Grèce ou de l'Irlande en révolte : il continue simplement d'être parisien. Pour Garibaldi, écrit-il encore, « il y a quelque chose de plus sacré que l'autorité, c'est le droit; de plus sacré que les lois, c'est la justice; de plus fort que les gouvernements, c'est le vœu d'un peuple ». Or, le peuple italien a clairement exprimé sa volonté : « il veut Rome, il a le droit de s'appartenir, et Garibaldi a pris les armes pour sanctionner ce droit ». Qu'un droit puisse prévaloir sur le principe d'autorité! qu'il en vienne même à contester le pouvoir temporel du pape! que le héros populaire du *Risorgimento* incarne l'idée chrétienne dans sa pureté! Buies ne mesure pas encore l'énormité des affirmations qu'il commence à claironner, en plein fief ultramontain. Archevêque, clergé, conservateurs et libéraux modérés de Montréal le prennent certainement pour un imposteur, lorsqu'il affirme que « ceux que l'on qualifie de héros et de martyrs tombés à Castelfidardo » avaient pour seuls motifs « l'esprit de parti et d'ambition ». Fils de familles combattant pour gagner leurs épaulettes, ou prolétaires irlandais réduits à s'engager comme mercenaires, nul d'entre eux ne combattit jamais pour des convictions. « Les premiers, on les eût fait pouffer de rire, à leur parler de convictions; ils ne firent jamais plus de plaisanteries que sur leur uniforme pontifical. » Mais les volontaires accourus de toutes les nations autour de Garibaldi, pour partager ses fatigues, ses privations, ses souffrances, rien ne les animait que le désir de combattre pour une cause sacrée, « le désir de la liberté et de l'indépendance ».

Buies demeure si étranger à l'idéologie nationale, dont les traits majeurs s'accusent et se durcissent, au cours de ces années, qu'il repart pour Paris, sans idée de retour, sitôt publiée la troisième de ses *Lettres sur le Canada*, en 1867. S'inspirant du modèle alors classique de la Lettre

voltairienne, l'auteur se présente comme un étranger de passage au pays qui recueille, non sans étonnement, les propos des autochtones. Dans les rencontres de la *Deuxième lettre* ⁶ surtout, des Canadiens éclairés s'ouvrent volontiers à « monsieur le Français », dont la philosophie, ils le savent bien, n'admet d'autre autorité « que celle de la vérité péniblement acquise et irréfutablement démontrée ». Et d'entreprendre l'éloge de Galilée, de Copernic, de Bacon, champions du libre examen. Qu'est-il besoin, observe le Français, de tant argumenter pour établir un principe admis par tout le monde? Reconnu! lui réplique-t-on, « reconnu partout, oui, reconnu depuis longtemps, oui, mais non encore ici, en Canada » qui pourtant reçoit « de toutes parts les vents du progrès ». Les Canadiens descendent d'un peuple que « la science et les lumières, c'est-à-dire le libre examen, ont placé à la tête de tous les autres »; ils ont pour voisin « cette grande république qui a tout osé et tout accompli parce qu'elle était libre »; mais ils demeurent « paralysés par un pouvoir occulte que personne ne peut définir, mais que l'on sent partout et qui pèse sur toutes les têtes ». Le nom du pouvoir mystérieux qui tient tout, qui fait et défait les fortunes politiques, règle l'opinion et les destins, mais ne se manifeste jamais, ayant pour siège le cœur même des Canadiens, éclate enfin. « Mais il va y avoir une réaction... On ne peut pas éternellement avilir un peuple. Le despotisme clérical se tuera par ses propres abus... ».

Buies n'a aucune peine à décrire l'incrédulité de l'étranger, devant de telles révélations. Il vit lui-même dans un étonnement perpétuel, depuis son retour au pays. Le Canadien de la *Deuxième lettre* affirme que le clergé n'a jamais eu d'autre souci que l'établissement de son propre pouvoir. Dès l'époque de la Conquête, les prêtres « ne recommandèrent qu'une vertu, la loyauté absolue à l'autorité »; plus tard « ils anathémisaient les patriotes de 37, pendant que nos tyrans les faisaient mourir sur les échafauds »; de nos jours, « ils n'admettent dans l'enseignement

6. *Deuxième lettre sur le Canada* (1863), reprise dans *la Lanterne*, nouvelle édition, Montréal, 1884, p. 321-333.

que les livres prescrits par eux » et risquent ainsi de fausser et de rétrécir l'intelligence de tout un peuple. Le réquisitoire est surabondant, et en dépit d'une allusion passagère à l'existence de l'Institut canadien, se termine sur une note pessimiste. Au Canada, le courant libéral commence à se survivre ; il sera bientôt étouffé. Au mois de mai 1867, Buies retourne donc à Paris, persuadé qu'un écrivain libéral trouve toujours à placer sa prose dans les journaux et revues de la capitale française. Parmi ses anciens amis, quelques-uns se dérobent, d'autres n'ont ni le talent, ni le pouvoir qu'il leur supposait. Six mois durant, il dépense en pure perte ses maigres économies de rédacteur au *Pays*, et à contre-cœur rentre à Montréal, en janvier 1868.

Il lance aussitôt *la Lanterne*, puis *l'Indépendant et le Réveil*, feuilles éphémères, qu'il rédige presque à lui seul, où il pourfend les abus de pouvoir, attaque les innombrables adversaires des « rouges », et défend, tantôt contre l'évêque de Montréal, tantôt contre les politiciens et les journalistes conservateurs, toutes les thèses de l'Institut canadien. En juin 1874 — il s'est épris d'une jeune Québécoise qui, sur le conseil de son père, le contraint à la rupture —, nouvelle fugue, vers la Californie, cette fois. Il traverse d'un trait le *Middle West*, séjourne à peine à San Francisco où il avait espéré trouver un emploi permanent, et au bout de six semaines, est déjà revenu à Montréal. Il y poursuit son œuvre de pamphlétaire, et en même temps, continue de donner, au *Pays*, à *l'Opinion publique*, au *National*, à *la Minerve* même, des proses qu'il appelle des « chroniques » et qu'il réunit périodiquement en volumes.

Buies désigne par là un véritable genre littéraire, c'est-à-dire un mode de communication dont il a établi les conventions, les thèmes, les limites. La chronique est rarement polémique. Elle adopte plutôt le ton de la demi-confiance, de la conversation sans cesse interrompue, reprise, poursuivie, toujours soumise au rythme de parution du journal. Est-il à Québec, Buies se fait à l'occasion chroniqueur parlementaire, pour les journaux montréalais ; à Montréal, il

raconte, à ses lecteurs de Québec, ses promenades à travers les rues de la métropole. L'été, il voyage. En 1871, il parcourt la Côte Nord et le Saguenay ; en 1872, la Gaspésie, la baie des Chaleurs et de nouveau la région du Lac-Saint-Jean.

Voyages d'agrément ? Expéditions plutôt ; voyages de découverte et de reconquête. Il a renoncé, malgré lui, au rêve d'être parisien. Canadien, il ne l'est pas encore. Il a 31 ans ; et c'est un regard étonné, un regard créateur qu'il commence à jeter sur le pays, en juillet 1871. Autour de lui, il doit inventer de toutes pièces un espace habitable. Constatant, d'abord, que l'Amérique boréale est à peine marquée par l'occupation humaine. Le long du fleuve, autour du lac Saint-Jean ou de la baie des Chaleurs, villages minuscules, plages, hôteliers et baigneuses viennent former, au bord d'une côte abrupte, escarpée, close dans son silence, un mince ourlet de vie. Apparaissent toujours, en fond de paysage, « la bordure des énormes montagnes du nord », « les montagnes qui se dressent avec toutes sortes d'attitudes fantastiques », « la chaîne abrupte, tourmentée, souvent aride, toujours grandiose, de montagnes qui se suivent jusqu'au Labrador en fermant l'accès à toute tentative d'habitation », « l'aride, monotone, dure et rébarbative côte du nord ».

La différence québécoise — canadienne, dans le vocabulaire d'alors — Buies la retrouve encore dans les mille contrastes qu'offrent les populations des deux langues. Aux « vraies Canadiennes » il oppose les « Anglaises », invariablement pâles, fades, oisives, et leurs époux, lugubres « comme des entrepreneurs de pompes funèbres ». Mais ils sont les maîtres. Dans les bons hôtels de la Malbaie, « comme partout, comme toujours, il y a dix Anglais pour un Canadien ». L'année suivante, la traversée du Nouveau-Brunswick lui révèle un pays sans passé, sans coutumes. Les hommes y vivent dispersés sur d'immenses étendues. « Pas de paroisses, pas de villages nulle part » : le chroniqueur résume, dans ce seul trait, toute l'étrangeté du tableau qui s'offre à lui, et du même mouvement se met à reconstruire, par contraste, l'image globale de l'espace québécois :

Nous sommes, nous, un peuple ancien. Tout est vieux en Canada, les villes, les campagnes, les mœurs, le langage; tout y est pénétré de l'antique et a la senteur lointaine d'un monde dès longtemps disparu. Nous parlons et vivons comme des ancêtres; en maints endroits des souvenirs déjà séculaires attestent une vie, une histoire, des traditions dont nous n'avons fait qu'hériter, et qui sont maintenues par des coutumes pour ainsi dire invariables... Le Bas-Canada est le vieux monde dans l'ancien, le vieux monde resté passif au milieu des secousses modernes...

Qu'il trouve sur son chemin un héros qui promette aux Québécois de leur rendre leur patrie, et il se mettra à sa suite, comme il suivit autrefois Garibaldi, rassembleur de la terre italienne.

« Emparons-nous du sol! » Le mot d'ordre qui apparaît à la première page du journal des pays d'en-haut, *le Nord*, Buies va le reprendre, en tête du premier ouvrage qu'il écrit, comme publiciste de l'œuvre de la colonisation. Comme l'indique son sous-titre, *le Saguenay et la vallée du Lac Saint-Jean* est une « étude historique, géographique, industrielle et agricole, faite d'après les renseignements les plus authentiques, et contenant les statistiques les plus récentes, en même temps que l'exposé de toutes les questions qui ont trait à ce pays, et des descriptions pittoresques des endroits les plus renommés ». Tel est le contenu, à peu près invariable, de la dizaine de notices régionales qui paraîtront, de 1880 à 1901. Mais ces ouvrages techniques veulent avant tout convaincre. Qu'il décrive le Saguenay, l'Abitibi ou Saint-Jérôme, Buies remet toujours sous les yeux du lecteur l'image du pays possible, la totalité de l'espace dévolu à l'expansion de la race française en Amérique : le Nord. Terre promise à un petit peuple, élu entre toutes les nations du Nouveau Monde pour le tirer de son néant originel, avec l'aide de Dieu, le Nord, dans les sermons et discours du curé Labelle, est le lieu d'une action sacrée, et la colonisation, une espèce de sacrement ⁷. Espace magné-

7. Cf. le *Discours prononcé le 25 juin 1883 par Mr. le curé Labelle, sur la mission de la race canadienne-française en Canada*, Montréal, Sénécal, 1883.

tique, qui doit contenir les Québécois dans leurs frontières naturelles, leur interdire même de se tourner vers les riches États du Sud. Espace imaginaire, toujours; et Buies, dans la préface à *l'Outaouais supérieur*, avoue qu'il s'est attelé, comme le curé Labelle, à une œuvre impossible. Le rêve d'un empire québécois qui s'étendrait des rives du fleuve jusqu'aux terres boréales, ils doivent l'un et l'autre y renoncer. Lorsqu'il avait mis en chantier sa première notice, il avait rêvé de « faire un tableau général du Nord ». Mais le sujet est trop vaste, il « défie l'imagination ». Le Nord n'est pas à la taille de l'homme. Le colon, l'écrivain ne le possède jamais que par fragments. Mais Buies continue à écrire, et les Québécois montent toujours vers les pays d'en-haut :

Ils allaient attaquer la sombre muraille flottante. Dans leur âme aussi flottait l'image indistincte de la patrie : un sentiment inconnu jusque-là, qui était comme l'instinct mystérieux d'une mission à remplir sur le sol d'Amérique, les poussait de l'avant sans qu'ils songeassent un instant à regarder derrière eux ni à revenir sur leurs pas.

Qu'un homme, un seul, parvienne à gagner un seul pas sur l'inhabitable, et qu'importe si le Nord jusqu'à la fin des temps demeure l'inhabité! Il s'agit bien de réussir! Arthur Buies n'avait pas choisi la voie du succès. Il tentait de vivre⁸.

G.-ANDRÉ VACHON

8. Les textes que nous publions sont empruntés aux ouvrages suivants : « Plages », *Chroniques, humeurs et caprices*, Québec, Darveau, 1873, p. 31-43 ; « Le Saguenay », *ibid.*, p. 43-51 ; « La Côte Nord », *ibid.*, p. 53-58 et 64 ; « Saisons », *ibid.*, p. 94-98 ; « La Malbaie », *ibid.*, p. 166-174 ; « Les Eboulements », *ibid.*, p. 186-190 ; « La Baie Saint-Paul », *ibid.*, p. 190-192 ; « Kamouraska », *Petites chroniques pour 1877*, Québec, Darveau, 1878, p. 99-101 ; « Percé », *Chroniques, humeurs et caprices*, Québec, Darveau, 1873, p. 235-238 ; « La Baie des Chaleurs », *ibid.*, p. 238-241, 245-248, 257-264 ; « Le Lac Saint-Jean », *ibid.*, p. 364-367 ; « Paysages du Middle West », *Chroniques, voyages*, Québec, Darveau, 1875, p. 86-114 ; « Montréal », *ibid.*, p. 52-56 ; « L'empire québécois », *l'Outaouais supérieur*, Québec, Darveau, 1889, p. 5-9, 13-19, 25-30 ; « Le Petit Nord », *Au portique des Laurentides*, Québec, Darveau, 1891, p. 3-9 ; « Saint-Jérôme », *ibid.*, p. 17-24. Dans ces textes, nous avons respecté l'orthographe des originaux. Toutefois, afin d'en faciliter la lecture, nous avons cru préférable de rétablir les accents. De plus, nous n'avons pas hésité à corriger une erreur grammaticale ou une coquille et à rétablir la ponctuation, lorsque la compréhension l'exigeait.



Volontaires de Garibaldi

*Gravure de Janet Lange pour l'« Histoire de la guerre d'Italie illustrée »
de E de la Bedolliere*